

La papeterie kraft de Facture – Une belle aventure !

Equipée de deux puissantes machines à papier, la papeterie de Facture en Gironde, produit 1 300 tonnes/jour de papier kraft très solide (appelé " liner") qui constitue les deux faces du carton ondulé. Ce papier conditionné en bobines est expédié à des caisseries dans toute l'Europe, par camion et par train, pour la production de caisses en carton. La matière première qui sert à faire la pâte provient pour 80% de pin des Landes traité par voie chimique et pour 20% de caisses en carton recyclées.

C'est avec émotion que je pense à mon père Lucien qui a travaillé dans cette usine pendant 15 ans au chargement des bobines dans les trains et les camions. Quand j'étais enfant, nous habitons à Audenge, à 6 km de l'usine et, jusqu'au milieu des années 50, il allait travailler en vélo, par tous les temps, de jour et de nuit, ce qui était courant à l'époque. Il était toujours de bonne humeur quand il rentrait et il apportait avec lui une odeur tenace, typique de choux cuit, qui imprégnait ses vêtements.

Mon papa avait eu le prix cantonal au certificat d'études primaires, et il en était très fier car ses parents ne parlaient qu'Espagnol à la maison. Mais, comme ses frères, à 16 ans il avait dû prendre à bras le corps le métier physique de bûcheron – les tronçonneuses n'existaient pas encore – et la demande de bois frais pour les papeteries des Landes exigeait une main d'œuvre abondante. Quand plus tard on lui a proposé un poste à la Cellulose du Pin à condition qu'il accepte de jouer dans l'équipe de football de l'usine, il n'a pas hésité longtemps. Pour mes 10 ans, nous avons eu deux promotions dans la famille : moi j'ai fait ma rentrée en 6^{ème}, pensionnaire au Lycée de Grand Air à Arcachon et lui est passé capitaine de l'équipe. Quand il ne travaillait pas le dimanche, le match de foot était le divertissement préféré. Un jour, une bobine en roulant a écrasé son pied, et les matches du dimanche se sont interrompus.

Je pouvais quitter le Lycée en fin de semaine et, chaque samedi après-midi, le bus scolaire qui longeait le Bassin me déposait dans la cour de l'usine. A cette époque, pas de complications sur la sécurité ! Sans me poser de questions, on me laissait traverser l'usine, longer les impressionnantes machines à papier et rejoindre mon père à " l'expédition " ; je le trouvais souvent entrain de pousser les lourdes bobines sur un charriot plat à roues métalliques ; je l'embrassais et j'allais m'installer dans la salle de repos qui servait de cantine ; là, je faisais tranquillement mes devoirs sur la table recouverte d'une épaisse feuille de papier kraft dont j'ai encore aujourd'hui l'odeur dans les narines.

A cette époque, mes parents avaient acheté une petite voiture et, le samedi, mon père venait à l'usine avec. Sa faction terminée, sur le trajet qui nous ramenait à la maison, nous avions un quart d'heure d'intimité. Il s'enquerrait de ma semaine au lycée et insistait sur l'importance qu'il attachait à mes résultats scolaires, seuls garants pour moi disait-il, d'un métier moins pénible et routinier que le sien. Malheureusement, au mois d'août 1960, il laissait la vie dans un accident de la route causé par un chauffard. A ce deuil qui frappait ma famille brutalement, s'ajoutait pour moi-même les souffrances d'un an d'hôpital et de chaise roulante. Mon père avait 37 ans, j'en avais 14. Le souvenir des rares moments passés ensemble et des conseils qu'il me prodiguait avec bienveillance ne m'a jamais quitté.

L'usine de Factice, pôle industriel majeur dans la région, offrait aux étudiants la possibilité de trouver dans un job d'été une occupation rémunératrice. Comme de nombreux copains, j'en ai profité plusieurs fois et les diverses tâches que l'on me confia furent l'occasion de mes premiers contacts avec la vie industrielle. C'est d'ailleurs lors d'une pose déjeuner, au cours du mois de Juillet 1965, en parcourant le journal « Sud-Ouest » au pied d'un arbre devant l'usine, que j'appris que j'avais le bac ! Le bac !!! La vraie vie allait commencer !

Deux ans plus tard, après ma « prépa », j'entrais à l'Ecole Nationale Supérieure de Chimie de Bordeaux. Le cursus de 3^{ème} année se terminait par un stage de trois mois dans une usine. Bien entendu, je choisisais la Cellulose du Pin à Factice. Une chance : d'importants travaux d'extension étaient en cours. Les trois mois que j'ai passé au laboratoire – avril, mai, juin 1970 – m'ont donné l'opportunité de voir se monter la « nouvelle usine ». Cette reconstruction comprenait entre autres un nouveau lessiveur Kamyr (destiné à la cuisson du bois) dont je pouvais voir les viroles assemblées par soudage pendant des semaines jusqu'à 70m de hauteur, un diffuseur et des gros filtres pour le lavage de la pâte. Plus intéressant et plus rare encore, le projet incluait également une machine à papier ultra moderne à l'époque, la machine 6, monstre de mécanique de précision, toujours en service. A ce moment-là, très ignorant devant ces machines gigantesques, j'étais loin de m'imaginer que 47 ans plus tard je participerais (modestement) à une nouvelle extension impliquant le remplacement de toute la ligne de lavage.

Quoi qu'il en soit, après l'obtention de mon diplôme d'ingénieur chimiste, intéressé par cette industrie du papier que j'avais côtoyé pendant plusieurs mois et encouragé par mon maître de stage, j'ai pris le parti de compléter mes connaissances dans ce domaine à l'Ecole Française de Papeterie de Grenoble. Je n'ai jamais regretté ce choix ! Quelques mois après l'obtention de mon diplôme et marié de fraîche date, je relevais dans « Sud-Ouest » une offre d'emploi de la

société Suédoise Sunds, basée à Sundsvall, Suède, un constructeur de matériel déjà reconnu pour la fabrication de la pâte à papier. Dans la foulée, je prenais mes fonctions d'ingénieur technico-commercial à Paris dans ce domaine d'activité que je ne devais plus jamais quitter. Une belle aventure commençait qui a duré 35 ans. Dans l'intervalle, la société a changé plusieurs fois de nom. Aujourd'hui, elle s'appelle Valmet.

Bien entendu, en activité, j'ai eu maintes et maintes fois l'occasion de visiter l'usine de Factice. Ce client était exigeant et nos contacts ont parfois été rugueux. Cependant, il est arrivé, deux ou trois fois, que je puisse y conclure quelques affaires dont le déroulement, plus ou moins réussi, fait aujourd'hui partie de l'histoire. Mais c'est de ma première visite professionnelle que je garde le meilleur souvenir. J'étais en discussion avec le patron des travaux neufs, Mr. Colombo, au sujet d'une nouvelle presse pour le raffinage à haute concentration de la pâte kraft. Tout à coup, le téléphone de son bureau sonne. Il décroche et, surpris, me tend le combiné : « c'est pour vous, votre secrétaire ». Jeune ingénieur, timide, j'étais gêné jusqu'à la moelle. La secrétaire de mon bureau parisien qui me rattrapait en plein rendez-vous ? L'information en valait la peine : elle m'apprenait la naissance à Dax le matin même de mon premier fils, Olivier. Nous étions le 8 septembre 1972. La nouvelle valait bien le dérangement. Mr Colombo l'a bien compris et m'a libéré avec la plus grande gentillesse en me laissant filer à Dax.

En 2004, après une étude réalisée avec l'aide de mes collègues suédois, nous avons présenté à Factice un devis pour la reconstruction complète de la ligne de fabrication de pâte qui était devenue obsolète. Malheureusement, je suis parti à la retraite en 2007 frustré de n'avoir pas vu aboutir ce projet. Mais la roue ne s'est pas arrêtée de tourner pour autant et, en décembre 2015, mon ancienne société (Valmet) me faisait savoir la bonne nouvelle ; après 11 ans "d'incubation", le client avait pris sa décision : un contrat venait enfin d'être signé, conforme en presque totalité pour la partie technique au concept du devis d'origine. La nouvelle m'a fait chaud au cœur !

Au moment où j'écris ce texte, le matériel dernier cri, qui fera de cette usine une des plus modernes au monde dans sa catégorie, est déjà installé dans un bâtiment neuf et sa mise en service est programmée pour le mois de mars 2018. La ligne neuve comprend l'épuration de la pâte après la cuisson, le lavage sur deux gros filtres à vide et deux presses laveuses de dernière génération ainsi que le raffinage des bûchettes. Sans doute pour partie en regard de ma connaissance du procédé et des matériels mais aussi et surtout de mes liens personnels avec l'usine de Factice, Valmet m'a fait la faveur dès le début du projet, de me

proposer d'effectuer la formation théorique des opérateurs et du personnel de maintenance avant la mise en route des différents matériels.

Bien qu'à la retraite depuis dix ans, j'ai accepté ce défi. Tranquillement à la maison, j'ai travaillé de nombreux mois à la préparation de cette formation de deux semaines qui vient de se dérouler en ce mois de Novembre 2017. J'ai d'ailleurs passé dans l'usine le cap de mes 71 ans ! Le client m'ayant très amicalement fait part de sa satisfaction, j'ai le soulagement d'avoir rempli ma mission et le sentiment d'avoir, en quelque sorte, bouclé ma boucle. L'usine de Facture fait maintenant partie de mes souvenirs. Je croise les doigts pour le succès du démarrage et, en toute décontraction, je vais me consacrer à mes petits enfants et leur raconter la belle histoire du papier.



Papeterie Smurfit Kappa de Facture – entrée de l'usine (au centre, vertical, le " lessiveur ")



Atelier épuration et lavage de la pâte



Les nouvelles presses de lavage



Salle de contrôle – poste de conduite des presses et des épurateurs